

# Les théories de la réception en SIC

In *Les Cahiers de la Sfsic* n° 8, 2012

Christine Servais

Professeur

Département des Arts et Sciences de la Communication

Lemme (Laboratoire d'étude sur les médias et la médiation)

Université de Liège

Les études de réception se développent aujourd'hui dans un grand nombre de disciplines des sciences humaines (histoire, sciences politiques, études littéraires, sociologie, etc.) et, au sein même des SIC, ne présentent aucune espèce d'homogénéité. Elles s'intéressent à ce que les "objets culturels" au sens large (textes écrits, audiovisuels, scéniques, etc., artistiques ou médiatiques) font aux récepteurs et à ce que les récepteurs en font. Mais, au delà de cette définition bifide, l'ensemble de ces travaux est marqué par la diversité et les polémiques, à commencer par celle portant sur leur dénomination même, car les termes de "récepteur" ou de "réception" renvoient au schéma d'un texte ou d'une oeuvre "achevés" avant d'être "donnés" à un lecteur qui les "reçoit", schéma sur lequel tous les chercheurs ne s'accordent pas. La notion de réception est une notion "molle" et sa théorisation constitue, pour le chercheur, une école de scepticisme et d'humilité.

Le développement actuel des études de réception est tangible ; l'analyse des textes, oeuvres et discours en termes de représentation se déplace vers des analyses en termes de réception : ce qui intéresse n'est plus tant l'état du monde que décrivent ou proposent les textes, mais bien la circulation des discours qu'ils engendrent dans le monde social ; on ne cherche plus tant à savoir ce que disent les textes que ce que "les gens" en pensent, ce qu'ils en font, ce que ça leur fait, voire ce que ça leur fait faire. On

peut diversement lire cette tendance : soit la recherche a pris acte de ce que le sens des textes n'est pas *dans* les textes, mais est réparti dans le corps social où ils circulent, et de fait les études de réception prennent en compte le rapport au collectif et au commun présent dans tout acte d'interprétation. Soit au contraire la prolifération des études de réception témoigne de la prégnance générale d'un modèle de la communication basé sur les effets (l'"impact") et renvoie à une inquiétude, au souci de vérifier les vertus (aliénante ou émancipatrice) des textes et des images, ou de planifier leur convenance à un public. Ce pourrait être également l'inquiétude ou l'espoir que, en modifiant les publics ou le rapport des publics aux médias, les TIC modifient l'état du corps social et politique. A quelles passions répond ce désir de savoir portant non plus sur les discours médiatiques mais sur les discours des "récepteurs", et quelles seront les conséquences de ce savoir ? Notre responsabilité de chercheurs est engagée sur ces questions.

Historiquement, les études de réception apparaissent en Sciences de l'information et de la communication à l'occasion du colloque "Public et réception" organisé à Paris en 1989, et dans lequel D. Dayan et D. Pasquier jouèrent un rôle pépondérant. Au-delà, elles sont les héritières d'un double corpus disciplinaire et méthodologique, et cette dualité constitue aujourd'hui encore une ligne de partage entre les théories "du texte" et les théories de la "réception" proprement dite.

Le premier groupe de disciplines est celui des théories littéraires qui, au cours du 20<sup>è</sup> siècle, vont peu à peu entrer dans l'intimité des lecteurs et travailler sur la lecture. Cette évolution n'a pu se faire qu'à la condition de renoncer à l'idée qu'un texte avait une signification donnée une fois pour toutes, quel que soit le contexte ou le lecteur, signification garantie par les spécialistes. Renoncer à tout cela fut le fait de plusieurs ruptures théoriques : les théories du texte en littérature (le groupe *Tel Quel*), qui poussèrent la sémiotique structurale hors de ses limites et présentent le texte comme un support, une texture ou un "rizhome" ; la sociologie bourdieusienne, qui montra que la culture était un instrument de domination, et que ses significations étaient par conséquent relatives et contingentes ; un ensemble de travaux philosophiques et ethnographiques, enfin, qui amenèrent l'idée que la culture n'est pas une mais plurielle (De Certeau), et que l'histoire elle-même peut s'écrire depuis plusieurs points de vue (Lyotard). En un mot, la pluralité avait succédé à l'unicité. A partir de ce moment-là, on pouvait en effet s'intéresser à la manière dont les lecteurs lisaient les textes en des

termes autres que ceux de “carence” ou “d’erreur”, et envisager la “guerre des discours” dont parlent Barthes aussi bien que Stuart Hall. Ces théories du texte développent alors des notions très actuelles, comme celle de co-création, de participation, de partage du sens. Leurs modèles sont néanmoins peu opératoires. Cette tradition a logiquement accueilli les travaux des *Cultural Studies*, qui se revendiquent partiellement d’une origine similaire ainsi que d’un pluralisme normatif.

La seconde tradition est celle des travaux sociologiques s’intéressant aux effets à long ou moyen terme des médias sur leurs récepteurs ; elle éclaire la dimension collective de la réception et met en avant le “public”. Dès que se sont développés les premiers médias de masse au 19<sup>e</sup> siècle, s’est développée une inquiétude, partagée à la fois par les courants progressistes et conservateurs : qu’est-ce que des individus peu éduqués allaient bien pouvoir faire de tous ces messages ? N’était-ce pas socialement dangereux ? Inversement, les masses n’étaient-elles pas manipulées et aliénées par les médias ? Ne fallait-il pas les en libérer, et au minimum les éduquer pour qu’elles puissent résister à cette aliénation ? Il faut insister sur cette congruence : on s’est inquiété des “effets” des messages en proportion directe avec la masse des individus qu’ils pouvaient atteindre. La problématique est ancienne, puisque Platon lui-même s’inquiétait déjà de ce que l’écriture, qui s’en allait voler de ci de là, ne permettait pas de contrôler à qui le message parviendrait, et était de ce point de vue plus dangereuse que la parole. La question est au fond liée à la *qualité* des destinataires, et à la convenance des messages à cette qualité : sont-ils qualifiés, ou *capables*, d’entendre ou de lire ces textes de telle sorte qu’ils les comprennent (vertu éducative des moyens de communication) ou au contraire de telle sorte qu’ils puissent s’en distancier et y résister (vertu aliénante ou corruptive de ces mêmes moyens de communication) ? Ce “paradigme des effets” repose de manière plus ou moins lointaine sur une vision instrumentale de la communication et est difficile à démontrer. Il a rencontré l’opposition du “paradigme des usages” qui, à partir d’études empiriques, a mis en évidence la capacité de résistance des récepteurs, voire leur puissance d’agir, et dont Katz et Lazarsfeld voyaient les prémises chez Gabriel Tarde.

La première tradition, s’intéresse à ce qui, *dans le texte*, dirige la lecture : après le “lecteur modèle” d’Eco, on parlera de “contrat” (Véron), de “pacte” (Pedler), de “promesse” (Jost). Il s’y est joué un débat sur les limites de l’interprétation (Eco/Derrida) qui a contribué à élargir la notion de texte, aboutissant à ce que les

*Cultural Studies* nomment “texte médiatique”, c’est-à-dire une totalité phénoménologique comprenant les formes, les contenus, les contraintes de genre ou de format, ainsi que la réception telle qu’elle s’exprime par exemple sur les Forums. La seconde s’intéresse à ce qui, *dans le contexte* économique, politique et social, contraint la lecture, et elle met logiquement en évidence le code dominant. Il reste théoriquement et pratiquement extrêmement difficile d’articuler ces deux positions entre elles : la réception est-elle le miroir du texte ou du contexte social, et, surtout, comment les renvoyer l’un à l’autre (Esquenazi, 2003 : 15) ? Si les textes et les oeuvres agissent d’une manière ou d’une autre sur leur récepteur, comment rendre compte de cette valeur performative “en contexte”, c’est-à-dire comment rendre compte de son échec comme de sa réussite ? Quel modèle peut nous permettre de comprendre que les textes ont un effet mais que cet effet n’est pas sûr ? En concevant la réception comme un dialogue oeuvre/lecteur développé dans le temps et du coup jamais achevé, H.R. Jauss unit théoriquement ces deux pôles, ce qui explique la valeur heuristique de son “horizon d’attente”, et son succès. Il ne nous dit rien néanmoins des moyens d’identifier les normes partagées ou leur rupture, pas plus que des moyens de mettre en relation normes esthétiques et normes sociales sur un plan collectif.

Ces deux traditions restent actives et elles ont fécondé un nombre de travaux dont l’importance ne cesse de croître, et qui se réfèrent aujourd’hui à toutes les disciplines des sciences humaines, jusqu’aux sciences cognitives ou à l’éthologie, et leur empruntent toutes leurs méthodes, du récit de vie aux statistiques en passant par l’expérimentation. Ce sont les SIC qui ont eu vocation à rassembler toutes ces tentatives, en partie parce qu’elles constituent une interdiscipline propre à appréhender les différentes dimensions de la réception, mais aussi parce que, en intégrant les textes dans un modèle de communication, ou en concevant les textes *comme* communication, elles prennent en compte l’ensemble des filtres sociologique, technique, et humain à travers lesquels s’opère la réception d’un texte. Les SIC visent à articuler le technique, le sémiotique et le social à fins de mettre au jour un réseau d’intermédiaires pris dans une relation d’hétéroconstruction du sens. Cette particularité explique que les études de réception s’y sont développées plus qu’ailleurs (par exemple en études littéraires ou en esthétique).

On reproche parfois aux études de réception leur absence d'unité, mais la fragmentation de ce champ de recherche est pourtant source de savoir : si le lien texte/contexte reste contestable, y compris lorsqu'il fait l'objet d'études empiriques, si aucune preuve ne peut l'emporter (ni celle de la liberté du lecteur, ni celle de son aliénation) et si l'on ne peut s'accorder sur un modèle, c'est parce que la méthode d'investigation choisie détermine en partie le type de données qui seront obtenues, et que par voie de conséquence toute étude de réception est partielle et partielle ; la diversité des approches et des méthodes montre également que le processus de réception est d'une complexité telle qu'aucune étude ne peut l'épuiser ; enfin, on pourrait considérer que le processus de réception *lui-même* est inachevé et toujours susceptible d'être achevé par telle ou telle étude qui, en l'explicitant, le réaliserait.

Ces difficultés méthodologiques structurent l'ensemble des travaux autour d'apories très stimulantes, mais elles appellent à la modestie, et obligent à un positionnement méthodologique extrêmement clair. En effet, s'il est généralement admis que le "public" n'est pas seulement construit par le producteur et le récepteur mais également par le chercheur, il faut aller au-delà et reconnaître que cette construction détermine les études davantage qu'elle n'en est le terme, tant pour ce qui concerne la liberté du récepteur et le statut des normes communes (instrument de domination (Foucault, Rancière) ou de communication (Habermas)), que pour ce qui touche à la possibilité ou non de limiter l'interprétation. Au bout du compte, on peut montrer (Collini, 1996 : 16-20), que toute conception de la réception est étroitement liée à l'"image de soi" du chercheur ainsi qu'à une échelle d'évaluation implicite. De même, le débat entre la sociologie critique et les approches culturelles ou la sociologie pragmatique, qui reste très vif en France, montre que toute étude de réception engage à poser cette question, plus politique que morale cette fois : où se situe le chercheur ?

L'évolution actuelle des études de réception ne peut être tracée dans les limites de ce texte, tant elle élargit encore les possibles que nous avons mentionnés. Les nouvelles technologies s'inscrivent désormais de manière si intime dans nos comportements sociaux que c'est l'ensemble de ces comportements que l'on pourrait interroger en tant que phénomènes de réception. Par ailleurs, les enjeux de démocratisation culturelle dans lesquelles sont pris les artistes et les institutions artistiques, joints à leurs enjeux

de rentabilité, offrent aux études de réception des objets infinis, où la question posée se centre autour d'une "bonne" réception, voire de l'évaluation des politiques culturelles.

S'il faut signaler quelques traits saillants des travaux actuels, j'indiquerai les suivants.

Le Web 2.0 démultiplie les possibilités d'études, en offrant au chercheur des "textes" où la "spirale production-réception" est raccourcie à tel point qu'on a parfois affaire physiquement -et non symboliquement- à des hybrides de production et de réception, comme dans le cas des créations de fans. L'objet devient clairement problématique, son lieu et ses limites plus que jamais instables, d'où la nécessité de faire évoluer la notion de "texte", comme le font les études culturelles. Toute une série d'études se livrent à l'examen de formes écrites ou du moins "traçables" de réception, ainsi qu'aux relations inédites qui s'y nouent entre espaces public et privé.

Il est remarquable qu'une préoccupation proprement politique se manifeste dans un grand nombre de travaux ; en particulier la relation entre publics politiques et publics médiatiques (Céfaï & Pasquier, 2003) devient un objet d'étude en soi : comment les uns forment-ils les autres ? Plus particulièrement encore, la question est relative à l'*action* et s'exprime sous cette forme : les réception médiatique disposent-elles à l'action politique ? On retrouve ici l'inquiétude/l'espoir qui ont toujours présidé aux recherches sur les effets politiques des médias de masse, mais le développement d'internet a compliqué les questions. Il a notamment ramené sur le devant de la scène scientifique la notion de *participation* dans ses dimensions sociale et technologique, et dont le caractère à la fois politique et médiatique (Carpentier, 2011) explique sans doute l'importance. La question est de savoir alors sous quelles formes et à quelles conditions une participation médiatique est susceptible de se transformer en un engagement effectif sur le plan politique (Proulx, 2012).

Il semble que la réception, de ce point de vue, ne puisse plus être envisagée en termes d'effets, mais doit être décrite dans les termes d'une *relation* : en faisant dialoguer les héritages sémiotique et pragmatique, on décrit la relation plus ou moins contrainte que le texte/l'oeuvre proposent au récepteur, et qui est susceptible de guider, voire de modifier sa relation au monde (sachant qu'une autre relation est bien entendu toujours possible). Les Gender Studies pourraient constituer sur ce point une référence intéressante, car elles travaillent sur l'analogie entre les deux configurations : celle de

l'oeuvre et celle du contexte de réception, et s'intéressent à la position du spectateur dans l'oeuvre, traduisant en termes d'image et de place le dialogue oeuvre/lecteur de Jauss. Ainsi la relation entretenue avec un texte peut-elle être mise en rapport avec la relation à un collectif (Dayan, 2006), conformément à ce que Rancière nomme "partage du sensible".

Cette relation entre le récepteur et le texte se caractérise par un *faire*. Décrire le "faire" des destinataires est par exemple l'objet de la sociologie pragmatique, et en particulier de la notion de goût proposée par Hennion ; l'esthétique et le concept de "jugement réfléchissant" de Kant sont également parfois mobilisés. La notion de "rôle", telle que la définit Goffman, pourrait constituer un prolongement théorique aux notions de participation et d'action, permettant de mettre en évidence une diversité de positions possibles pour le récepteur.

Enfin, on pourrait également inverser le sens des questions pour se demander, avec la même préoccupation politique, de qui les textes portent la parole et qui peut en répondre.

Les études de réception ne constituent ni une théorie ni une discipline, tout au plus forment-elles une perspective indispensable pour aborder la complexité des objets médiatiques et culturels. Leur important développement ne peut alors manquer de poser la question : jusqu'au faut-il tenter d'en éclaircir les "mystères" ?

Références :

N. Carpentier (2011), "The concept of participation. If they have access and interact, do they really participate ?" in N. Carpentier & P. Dahlgren (eds.), *Communication Management Quarterly*, n° 21, Year 6, "Interrogating audiences : theoretical horizons of participation", 13-36.

D. Cefaï et D. Pasquier (dirs.) (2003), *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, PUF.

S. Collini, (1996), "Interprétation terminable et interminable", in U. Eco, *Interprétation et Surinterprétation*, Paris, PUF.

D. Dayan (1992), "Les mystères de la réception", in *Débats*, 146-162.

D. Dayan (dir.) (2006), *La terreur spectacle. Terrorisme et télévision*, Bruxelles, De Boeck/Ina.

J.P. Esquenazi (2003), *Sociologie des publics*, Paris, Editions La Découverte.

P. Goetschel, F. Jost, M. Tsikounas (dirs.) (2010), *Lire, Voir, Entendre. La réception des objets médiatiques*, Paris, Publications de la Sorbonne.

S. Proulx (2012), "La puissance d'agir des citoyens à l'ère numérique : cyberactivisme et nouvelles formes d'expression politique en ligne", in S. Najjar, dir. *Mouvements sociaux en ligne et cyberactivisme en Méditerranée*, Paris, Karthala, 2012.